

## Liens globaux, écrits locaux. Une généalogie de clan dans la diaspora chinoise

Anne-Christine Trémon  
Maîtresse d'enseignement et de recherche  
Université de Lausanne  
Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale  
Lausanne – Suisse  
[anne-christine.tremon@unil.ch](mailto:anne-christine.tremon@unil.ch)

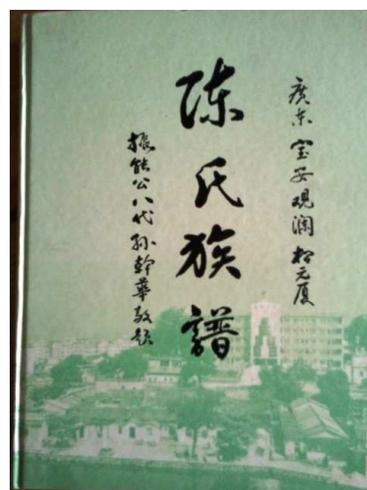
Ma contribution porte sur un document généalogique produit par les membres d'un village lignager du sud de la Chine, 松元厦 Song Yuan Sha, Chung Yan Ha en hakka, ci-après « Fort-les-Pins ». Il est situé au nord de l'actuelle Zone économique spéciale et ville de Shenzhen, dans la province du Guangdong. C'est de cette région que sont issues les vagues massives d'émigration en provenance de Chine et en direction d'Asie-Pacifique et de l'Amérique au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les membres de ce village, qui forment une communauté d'émigration (*qiaoxiang*), ont, à la fin des années 2000, compilé une généalogie incluant les descendants des émigrés dispersés de par le monde. C'est auprès de l'arrière-petite-fille d'un de ces émigrés, vivant aujourd'hui dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, que j'ai recueilli ce document qui se présente sous la forme d'un livre généalogique *shizupu*, registre, table, charte (谱 *pu*) du clan (氏族 *shizu*). (photographie n°1) L'obtention de ce document est à l'origine d'un nouveau projet de recherche qui m'a amenée à séjourner dans ce village, à Shenzhen, en août dernier.

Ma communication proposera un retour réflexif sur les premières étapes de ce projet. Elle rend compte du travail effectué sur ce document en préparation au terrain. L'abondant comme source et produit fini, j'en analyserai le contenu et la composition. Je confronterai ces premières conclusions à ce que j'ai observé *in situ*. Sur le terrain, dans le village de Fort-les-Pins, je m'étais donné pour objectif de tenter de reconstituer les circonstances entourant la genèse de cette entreprise généalogique et la production de ce document.

Je présenterai le document lui-même, à partir de ce qui lui sert de préambule, tout en faisant au fur et à mesure des excursions afin de rendre compte du rôle qu'il a joué lors de mon terrain. Je tenterai ainsi de mettre en perspective ce que l'on peut dire de la généalogie comme pratique de l'écrit et pratique de connaissance à partir de ce que disent de ce document ses auteurs eux-mêmes, et des usages que j'ai pu en saisir dans la relation d'enquête. En guise de conclusion, je proposerai quelques pistes de réflexions que je soumettrai à votre avis. Je me demanderai comment on peut l'aborder dans la perspective d'une anthropologie des pratiques de l'écrit et ce qu'il peut apporter à la compréhension des phénomènes diasporiques.

### Un document collectif sous le sceau de l'écrit singulier

Le document apparaît d'emblée comme une entreprise collective. A la première page figure un tableau en deux colonnes présentant la composition du comité de compilation 编委会 *bianweihui* et les *zeren bianji* responsables de la compilation 责任编辑 (photographie n°2). *Bian* 编, c'est compiler, tisser ensemble, écrire, composer, fabriquer, et c'est en même temps





dédicace). J'ai cherché les originaux dans le village, mais personne n'a su me dire où ils se trouvaient. Le contenu de l'écrit en lui-même n'a rien de personnel, ce sont des extraits de poèmes classiques, des paroles édifiantes. Elles tirent leur valeur de l'auteur qui les a choisies et dont elles tiennent leur style unique, singulier. La calligraphie est une pratique individuelle qui obéit néanmoins aux règles de l'art. On ne peut être bon calligraphe qu'en maîtrisant d'abord les canons établis par les maîtres les plus réputés. Mais une calligraphie n'est réussie que si elle porte la trace de la singularité de son auteur et du moment particulier où il l'a mise sur le papier. L'exécution doit être rapide, spontanée, de façon à ce que le trait de pinceau exprime l'état mental momentané. Ainsi que l'a souligné Maurice Bloch, la calligraphie est « *une action d'un moment* » (action of a moment) (Bloch, 1998 : 167). Dans le même temps, les caractères tels qu'ils sont choisis, et tracés, reflètent la compréhension qu'en a le calligraphe. Contrairement à notre théorie profane de l'écrit, et celle, savante, de Goody (1979), pour lequel l'écriture est un moyen de communication qui est, dans l'idéal, indépendant de la pensée qu'il permet de fixer, les caractères chinois contiennent en eux-mêmes de l'information, ils ont un sens profond.

C'est une pratique courante en Chine pour les hommes politiques et les personnalités importantes d'offrir ainsi une calligraphie ou de calligraphier quelques mots, une expression, un court poème. Et il est aussi de coutume de faire figurer au début d'une généalogie la ou les calligraphies de membres éminents du lignage dont la compétence, le talent de lettré et la personnalité singulière exprimée dans le style rejaillissent sur le lignage tout entier. La présence de ces calligraphies (et la biographie et explications qui les accompagnent) confère de l'individualité au collectif qu'est le lignage, au sens où il lui donne un style particulier qui et celui des membres qui le composent, style qui rejaillit sur le collectif : le collectif en tire sa singularité et son prestige. Ces calligraphies, dans la mesure où elles sont accompagnées de photos de leurs auteurs prises pour la plupart au moment d'une réunion du clan au village en 1999, viennent également souligner « l'événement » qu'est la compilation de la généalogie. Si la calligraphie est une action momentanée, la collecte et mise par écrit des données généalogiques l'est aussi. J'emploie le terme « événement » dans la mesure où il s'agit d'une entreprise menée ponctuellement, à un moment déterminé, et qui n'a rien de régulier ni de routinier même s'il se réitère sur la longue durée.

### **La périodicité de l'entreprise généalogique**

Les pages suivantes comportent un texte qui rend compte de cet aspect séquentiel de la rédaction généalogique. Il porte le titre "松元夏“陈氏族谱”修订本序", *xiudingbenxu* 修订 *xiuding* réviser, 序 *xu* ordre, séquence. La mise par écrit de la généalogie y est présentée comme un processus de correction permis grâce aux connaissances acquises. Y sont mentionnées les versions successives de la généalogie, la première en 1822, puis 1839, 1842, 1925, 1987, 1996, 2000. On peut donc dégager trois périodes d'activité généalogique les décennies 1820 à 1840, 1925, et 1980 à 2000. Les parutions successives des années 1990 pointent l'existence d'un climat favorable, dans lequel plusieurs personnes ont entrepris simultanément ou à très peu de temps d'intervalle, des recherches généalogiques. Il y a là une forme d'effervescence collective propice à la mise en commun du savoir et son actualisation. Les documents circulent et permettent l'édition de nouveaux documents en nombre croissant. La généalogie a été tirée à 1000 exemplaires en 1996, 2000 exemplaires en 1999.

Il y a rassemblement des informations sur le clan dans ces périodes là, informations détenues par les individus des différentes branches, mais non mises par écrit. Il peut donc être intéressant de réfléchir à cette événementialité en même temps que de périodicité de l'écrit. Ce d'autant que ce caractère périodique ne concerne pas que la généalogie ; en réalité, la révision de la généalogie accompagne d'autres types d'activités claniques. La construction du hall aux ancêtres, dans les années 1830 ; sa reconstruction, vers 1925 ; la restauration de l'autel et

des rites en même temps que la construction d'un mausolée autour de la tombe de l'ancêtre au tout début des années 2000. Sur ce point, c'est la généalogie qui permet de documenter toutes ces activités puisque dans sa partie centrale, après le préluce, elle contient toute l'histoire du clan, depuis celle des ancêtres lointains et de leurs migrations jusqu'au nord de la province du Guangdong (à Wuhua, Meixian) jusqu'à l'installation de l'ancêtre Zhenneng et la fondation de Fort-les-Pins, puis la croissance du clan jusqu'à aujourd'hui et les directions à prendre pour son développement futur. Elle est également racontée sous une autre forme dans le cahier photos, qui contient des photos de classe de l'école Zhenneng, des photos du vieux Fort-les-Pins, d'autres calligraphies, des photos de groupe prises lors de l'inauguration de la maison des anciens ou du mausolée, etc. Le livre généalogique de ce point de vue agit comme un document-témoin qui accompagne les activités successives du clan. Il est comme un album de famille. La coïncidence entre les éditions de la généalogie et les « pics » d'activités claniques souligne encore qu'il ne s'agit pas là d'une entreprise régulière qui se renouvellerait à intervalles réguliers de façon à stocker les nouvelles données généalogiques, mais une entreprise qui s'inscrit dans un ensemble d'activités relatives au clan dont l'occurrence dépend d'autres facteurs. Elle leur est contemporaine et en fait partie en même temps qu'elle en témoigne.

En outre, l'entreprise généalogique est pensée comme un acte de renouvellement ou de révision, et comme un acte « nouveau », créateur de nouveauté, plutôt que comme situé dans le prolongement de la tradition ou de la coutume. Il est d'abord et avant tout question de révision concernant les liens ascendants à partir de l'ancêtre fondateur du village, vers l'ancêtre de tous les Chen de Chine. Ce dont il est question d'abord, et qui est considéré comme de première importance, est l'information généalogique en amont de l'ancêtre fondateur, plutôt qu'en aval. La généalogie des Chen concerne un segment localisé d'un lignage, créé suite à l'installation dans une nouvelle localité de l'ancêtre fondateur, en l'occurrence Zhenneng au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme toute généalogie chinoise locale, elle fait remonter cet ancêtre fondateur à un ancêtre de tous les Chen en Chine, inscrivant ainsi le clan dans la grande histoire chinoise. Chaque patronyme chinois remonte à un ancêtre fondateur qui est généralement un roi ou un empereur mythique. Dans le cas des Chen, je cite « *il est généralement reconnu en Chine que l'empereur 舜 shùn est la source des Chen, et que Guiman est la racine du clan Chen [je respecte la tournure de la phrase].* » Tout le problème est d'établir la ligne généalogique de l'empereur Shun jusqu'à l'ancêtre fondateur du village : « *从舜帝至振能公，世系衔接贯* » « *tracer une ligne continue de Shundi a Zhenneng* »). Il est souligné que des conditions favorables ont permis de mettre au point cette généalogie corrigée.

*" Aujourd'hui, à l'intérieur et à l'international (guonei he guowai) il y a des transmetteurs, des lettrés, qui ont fait des recherches approfondies sur histoire des origines, les branches, etc., particulièrement il y a au district de Wuhua M. Chen Liqin (...) ainsi que M. Chen Guohui directeur de l'association clanique Zongqinzonghui de la Réputation éternelle qui ont effectué des recherches systématiques sur le clan des Chen de la Chine du Sud. "*

Les versions antérieures sont renvoyées à un passé révolu, dépassé. La nouvelle version de la généalogie est présentée comme le fruit d'un processus de correction des erreurs du passé. Celles-ci sont justifiées par le fait que jusqu'à récemment, les rédacteurs des généalogies ne disposaient pas d'accès à ce savoir, ne disposaient pas d'information fiable.

Cette considération ne vaut pas uniquement pour la généalogie en tant qu'elle expose des informations sur les liens ascendants à partir de l'ancêtre Zhenneng. Elle vaut également pour la présentation des données sur les descendants depuis Zhenneng. En effet, la dernière version diffère des précédentes par deux aspects :

- elle inclut les femmes : les épouses des ancêtres ainsi que les filles de la dernière génération,
- elle adopte les caractères simplifiés.

Ce double aspect lui confère un caractère moderne qui est revendiqué, et qu'il faut évidemment comprendre au regard du contexte chinois, puisque ce type d'activité est toujours et encore considéré comme relevant d'une époque féodale, et les lignages et les clans ne sont pas des organisations légalement reconnues. Poser la généalogie comme moderne, c'est la rendre acceptable dans ce contexte. C'est aussi participer à la modernité de Shenzhen, dans un village dont les habitants autochtones (*cf. infra*) se sont vus attribuer, il y a dix ans, un hukou de citoyens.

*A priori*, on pense à la compilation d'une généalogie comme un processus cumulatif, reposant sur l'ajout de strates de savoir, à mesure que se succèdent les générations et que s'agrandit le clan. La raison d'être principale des révisions successives serait alors l'actualisation, le rajout des données généalogiques nouvelles à mesure que les générations se suivent. Mais ce n'est pas ainsi que l'entreprise généalogique est perçue par les compilateurs de Fort-les-Pins. La dernière version de la généalogie est présentée comme nouvelle, fruit d'une révision radicale qui l'impose comme la seule valable. Sur le terrain, j'ai tenté à plusieurs reprises, auprès de ceux d'entre les compilateurs que j'ai pu rencontrer, de mettre la main sur les versions antérieures. On n'a pas voulu ou pas pu me la montrer. Pourquoi d'ailleurs vouloir la voir ? Seule est digne d'attention la généalogie présente, bien meilleure que celles qui l'ont précédée, me faisait-on comprendre.

### Objet anodin, savoir quotidien

J'ai été introduite dans le village par un Chinois de Tahiti (Trémon, 2010), Matthieu, qui effectue des allers-retours mensuels à Shenzhen pour affaires. Cela faisait longtemps qu'il n'y était pas retourné. A l'arrivée dans le village, nous sommes allés directement à la maison des anciens, *Laorenyiyuan* (photographie n°4), qui occupe le rez-de-chaussée d'un immeuble à dix étages, l'immeuble Zhenneng, Zhennenglou, est écrit en grands caractères au sommet de



l'immeuble. Nous entrons dans la salle et Matthieu repère immédiatement un monsieur âgé assis en train de lire le journal. Il me confiera un peu plus tard, en aparté, qu'il est vraiment content d'avoir "retrouvé ce vieux", dont il s'avèrera qu'il était celui qui entretenait la correspondance avec les Chinois de Tahiti, principalement avec Chongchang. Comme il apparaît que Marcel Matthieu ne connaît pas son nom, j'ouvre la généalogie que je portais sous le bras en guise de sésame, et l'identifie très vite sur les photos des premières pages ; il s'agit de Koiliang, l'un des compilateurs en chef. Pendant ce temps, Koiliang discute avec une vieille dame qui s'est approchée de la table autour de laquelle nous nous tenons debout, de la possibilité de nous héberger dans l'immeuble, mais il s'avère que toutes les chambres sont occupées. Nous nous asseyons et Koiliang se met à feuilleter la généalogie à la

recherche des pages où sont figurées les branches de Tahiti. Je comprends qu'il m'y cherche et lui indique en mandarin le prénom à consonance française de la personne qui m'a confié son exemplaire de la généalogie. C'est alors, sans doute, que s'est noué le malentendu dont je mettrai une semaine à prendre conscience : Koiliang me prend pour une descendante des Chen venue de Tahiti pour découvrir ses racines (ceci est un point important que je ne suis pas en mesure de développer dans l'espace de cette communication).

Cette situation d'enquête où mes interlocuteurs recouraient au document généalogique de leur propre initiative ne s'est pas reproduite au cours de mon séjour. Toutes les autres fois, c'est moi qui l'ouvrais pour demander à mon interlocuteur où il se trouvait. Ainsi dans cette même maison des anciens, lorsqu'un COM<sup>1</sup> revenu du Surinam est venu me voir pour me dire qu'il avait des cousins à Tahiti, je lui ai donné la généalogie afin qu'il me les pointe. Cela a suscité de sa part une réaction un peu gênée « *je ne suis pas très familier* » « *bu shuxi* », mais il l'a tout de même feuilletée et a retrouvé sa branche beaucoup plus rapidement que je ne m'y attendais au vu de sa réaction. La généalogie était donc pour moi un instrument de travail et la manière dont je m'en servais était en décalage avec le non-usage quotidien qu'en faisaient les habitants du village – membres du lignage. Avant d'approfondir ce point, je voudrais insister sur ma surprise de constater le peu d'égards avec lequel était traité ce livre. Je ne l'ai vu exposé nulle part, rangé de manière un peu visible ; au contraire, la seule fois où je le rencontrais par hasard, ce fut dans le mausolée sur une pile d'ordures (photographie n°5).

Il n'est pas d'usage, dans ce milieu d'interconnaissance, de se présenter par son prénom, encore moins par son nom. Le village comptait, en août 2010, 59 980 habitants. Selon les statistiques officielles, seules 1 441 personnes (soit 2,4 % de la population) ont le statut de *Yuancunmín*, villageois autochtone. Le ratio autochtones/immigrés est même plus faible que celui de Baoan, un des districts de Shenzhen. En 1982, au tout début de l'ère des réformes, la population de Baoan était de 129 900 habitants dont 73.50 % étaient des paysans (农民). En 2006, elle atteignait 3,15 millions (315 3700) dont 2,9 millions venaient de l'extérieur (外来人口) soit 93,1 % de la population totale (cf. tableau en annexe). Le district de Baoan est donc une aire de haute concentration de population immigrée venue des provinces de l'intérieur (Li 2006) 李. Si le cantonais ou le hakka sont les langues les plus parlées de la province du Guangdong, à Shenzhen, l'on parle le mandarin. Dans le village, seuls les habitants « autochtones » parlent le hakka.

Ils constituent collectivement le *cunweihui* qui détient la propriété collective des terres du village (je simplifie) et tire des revenus très importants des loyers versés par les entreprises étrangères qui y ont installé leurs usines. Ils occupent toutes les positions administratives importantes (dans la station de travail du village, *gongsuozhan*, tous étaient des Chen) et sont les propriétaires des immeubles qu'ils louent aux immigrés – et. Les Chen constitueraient plus de 90% de ces *yuancunmin*.<sup>2</sup>



La communauté villageoise des *Yuancunmin* constitue une société d'interconnaissance. Mais le village au sens plus large, avec tous ses nouveaux habitants, ne l'est pas, ou plus. L'implantation d'usines, la construction d'immeubles résidentiels, l'aménagement d'une voie rapide ont modifié le paysage et fait disparaître le village comme entité physique. Il a été absorbé dans le tissu urbain. Durant la journée, il peut y régner une atmosphère alanguie de village campagnard, les anciens s'installent sur des tabourets en plastique à l'ombre des longaniers. Les rues sont si étroites et encombrées que l'on y croise que rarement des voitures. Mais à partir de 17 heures, lorsque le soleil décline et que l'on suffoque moins (la

<sup>1</sup> Chinois d'outre-mer.

<sup>2</sup> Je n'ai pas obtenu de statistiques officielles à ce propos, mais des estimations m'ont été données par plusieurs personnes dont le chef du *gufengongsi*, qui s'occupe des terres détenues collectivement par les *yuancunmin* et doit donc en avoir une idée assez précise. Le reste des *yuancunmin* seraient des porteurs du patronyme Wang.

température atteignait 35°C.) une marée humaine déferle soudain sur Fort-les-Pins. Les ouvriers et ouvrières, revêtus de leurs uniformes, vont dîner et surfer dans les cafés Internet, puis retournent à leurs ateliers ou dortoirs en empruntant les avenues rectilignes bordées de palmiers tracées jusqu'aux usines. Les immigrés déambulent le long du boulevard et examinent les étals installés par d'autres immigrés, plus récents, sur lesquels s'alignent les articles de contrefaçon, caleçons Calvin Klain, chaussettes Niki, montres, jouets. On flâne en comparant les menus des restaurants du Sichuan ou du Hunan, les chaussures et les sacs des magasins tenus par les Wenzhou.

Je naviguais entre des points de repères qu'étaient la maison des anciens, le mausolée, la « station de travail » (*gongzuozhan*), le hall aux ancêtres. Pour me rendre de l'un à l'autre, je traversais à chaque fois un vaste terrain recouvert de gravats. Seules tenaient debout quelques maisons, dont celle de Koiliang, et quelques tours construites par des Chinois d'outre-mer ; toutes les autres avaient été rasées. Je traversais le village dans tous les sens, mais je repassais toujours, à un moment de la journée, par la maison des anciens. J'y faisais des rencontres fortuites en y « traînant » à mes heures perdues (qui ne le furent jamais vraiment). Et, suivant la méthode de la « boule-de-neige », je laissais un interlocuteur me conduire à un autre. Les personnes ne m'étaient que rarement nommées. Elles m'étaient présentées ou se présentaient à moi de deux manières : soit par la fonction ou l'occupation – le chef du village, le chef du *gufengongsi* – soit par la provenance « *lui revient des Etats-Unis* », « *elle du Panama* ». Lors des quelques rencontres plus formelles avec le chef du village, de la fondation ou de la *gufengongsi*, des personnes restaient présentes sans jamais s'identifier. Mais il était évident qu'il s'agissait de cousins, proches de la personne en question, à qui ils étaient venus rendre une visite informelle et dont il n'était nul besoin de préciser l'identité. Le degré de cousinage n'était jamais précisé ; tous étaient *shuboxiongdi*, 叔伯兄弟 une expression que j'ai notée à plusieurs reprises dans mon carnet. C'est une manière de dire qu'un tel est un parent, un Chen. Littéralement, elle signifie « oncle cadet-oncle aîné-frère aîné-frère cadet ». C'est une façon de nommer la relation entre mâles, entre oncles/neveux, frères et cousins, sans préciser la nature exacte de la relation de parenté. Elle ramène ces relations à un lien de fraternité. Alors même qu'elle est construite sur les distinctions hiérarchiques des termes de la parenté chinoise en fonction du rang de naissance (*shushu/bobo*), cette expression en tant qu'elle juxtapose ces quatre morphèmes tend à effacer ces distinctions. Leur juxtaposition a pour effet de faire ressortir ce qu'elles ont de commun, le lien de fraternité. Ainsi lorsque je demandais au monsieur (Daoxiang) qui était venu me voir dans la maison des anciens en me disant qu'il connaissait Chongchang de Tahiti, de préciser le lien de parenté, il commença par dire de manière évasive, « *nous sommes shuboxiongdi* ». C'est alors que je lui tendis la généalogie et qu'il se montre un peu gêné ; mais, chaussant ses lunettes, il ne mit qu'une minute à trouver la page et à me donner des précisions.

*« Chongchang se trouve page 75, Daoxiang connaît le frère de Chongchang et son fils. Ils se voient entre cousins à Shenzhen, ils boivent du thé entre descendants de Guobaogong le jour de son anniversaire. Chongchang est de la branche de Guobao, lui-même d'une autre branche mais voisine (page d'à côté sur la généalogie). A la génération de Chongchang, son frère aîné est mort, a migré à HK puis aux US. Parmi ses cousins, n3 est à CYH. Parmi frères de Daoxiang, 1 à CYH, mort, 2 à HK, mort, 3 à CYH, Gancong, est ici, 4 est à Foshan, il désigne une des femmes assises à la table de mahjong, c'est sa (première) épouse, dit-il en riant, et n°5 est Ganwan. Ganwan est son oncle, shushu. Lui-même est revenu du Surinam. Il est né en 1951, parti à HK en 71, puis en 77 au Surinam. Son 2<sup>e</sup> frère aîné y était déjà. »* [Notes de mon carnet de terrain, prises pendant que Daoxiang me détaillait la généalogie]

J'ai fait le même type d'expérience avec plusieurs personnes sur le terrain. A chaque fois, elles se prêtaient volontiers au jeu, mais il était évident que ce n'était pas une forme d'usage fréquent de la généalogie mais bien un exercice imposé par la situation d'enquête et volontiers accepté à ce titre (que je fus identifiée comme chercheur ou chinoise d'outre-mer en quête de ses racines, cela revenait au même). Il y avait donc un décalage entre les usages (ou non-

usages) de la généalogie au quotidien et l'usage que j'en faisais à des fins de connaissance. Mais cela révélait également un décalage entre leurs propres pratiques de connaissance généalogique. Les personnes rencontrées, hormis les plus âgées d'entre-elles, s'y situaient assez facilement, et ne semblaient pas se livrer sans déplaisir au compte-rendu détaillé de la situation des uns et des autres que déclenchait la lecture des ramifications généalogiques. Les précisions qu'elles donnaient alors étaient rarement biographiques, surtout géographiques : un tel a émigré à Hong-Kong, un tel à Tahiti, un tel est ici, un tel à Foshan, un tel est revenu, un tel n'a plus jamais donné de nouvelles, etc. Le décalage perceptible sur le plan de la connaissance et de la pratique de connaissance associée à la généalogie était donc logé entre l'usage souple au quotidien des relations de parenté résumée sous l'expression *shuboxiongdi*, et le savoir précis contenu dans la généalogie. Il ne passait pas par une division entre ce que ces villageois savaient ou ne savaient pas ; ils savaient, mais ne mobilisaient pas de la même manière ces connaissances généalogiques. Cela n'est pas surprenant, pour deux raisons. Premièrement, dans le contexte de la vie au village les relations de parenté sont réduites à des interrelations entre trois ou quatre générations au maximum, et même plutôt deux dans le contexte de la vie professionnelle où ce sont des gens de la même génération qui sont actifs ; dans le contexte de la généalogie, ce sont des relations plus distantes qui sont évoquées, dans le temps et dans l'espace. L'espace-temps est celui de la diaspora : plusieurs générations, dispersées en différents endroits du monde.

Ce dernier point doit néanmoins être nuancé : le décalage cognitif n'est pas très prononcé en ce sens qu'il apparaissait clairement dans les conversations, en l'absence de référence au document généalogique, que deux principaux points de repère étaient utilisés pour se situer dans le clan : l'appartenance à l'une des trois grandes branches à partir de la seconde génération, celle des fils de Zhenneng (donc la branche aînée, du milieu ou cadette), et la descendance à partir d'un ancêtre de la cinquième génération, c'est-à-dire généralement le grand-père ou l'arrière-grand-père de mes interlocuteurs. Ainsi, l'ancêtre Guobao auquel se référait Daoxiang (cf. plus haut) est de la cinquième génération et c'est lui qui définit les contours d'un sous-groupe culturel à l'intérieur du clan, puisque les descendants de Guobao boivent du thé ensemble à l'occasion de son anniversaire. C'est en référence à Guobao que Daxiang me jugeait proche en tant que venue de Tahiti, puisque la personnalité tahitienne la plus connue, Chongchang, est un petit-fils de Guobao. C'est également un ancêtre de la cinquième génération dont mon proche contact à Tahiti (par qui j'avais obtenu la généalogie) me demanda par email, au cours de mon séjour, de photographier l'urne funéraire au mausolée. Je rendis donc une seconde visite au mausolée, spécialement pour prendre en photo l'urne de cet ancêtre. Cette fonction des ancêtres de la cinquième génération comme point de repère à l'intérieur du clan était tout à fait concordante avec l'organisation de la généalogie au sein de laquelle ils sont un principe de division majeur.

En conclusion, je soulignerai deux points :

- L'écrit comme mise en forme du clan : La place de la littéracie pour la constitution et la gloire du lignage. Elle est saillante dans la mise en scène qui en est faite au sein du document écrit lui-même (calligraphies, mise en avant des lettrés et des diplômés, importance de l'école du clan dans l'historique des activités lignagères). On peut soutenir une perspective anti-fonctionnaliste dans le sens où ce n'est pas la mise par écrit qui sert de fonction à l'affirmation des liens de parenté, mais où l'écrit est le produit de moments d'effervescence collective où les liens sont réactivés et les circonstances favorables à la mise en commun du savoir. Nulle trace d'une utilisation instrumentale de ce livre si ce n'est que son existence paraît revêtir une importance sociale dans un contexte où les villageois d'origine sont devenus minoritaires, mais au même titre que le mausolée et les anniversaires de l'ancêtre. (La

présence dans la généalogie n'est nullement un critère pour être reconnu comme *yuancunmin*).

- Le document moins comme une source historique que comme matériau ethnographique pour une anthropologie des connexions diasporiques. La périodicité des connexions, et des reconnexions est à mettre en rapport avec les « cycles » d'activités claniques d'intensité variable. Mais on peut également mesurer la place importante des Chinois d'outre-mer dans les initiatives prises, puisque la généalogie souligne leur apport décisif. Enfin, restera à mener un examen minutieux du matériau généalogique qui y est exposé au regard de ce que j'ai pu mesurer au village de l'intensité des relations avec tels ou tels Chinois d'outre-mer. Il serait envisageable de tenter de les comprendre, au moins partiellement, en rapport avec leur situation généalogique au sein du clan.

## Références

BLOCH, M. (1998), *How we think they think, Anthropological approaches to Cognition, Memory and Literacy*, Oxford, Westview Press.

GOODY, J. (1979), *La raison graphique la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Editions de minuit.

LI, (2006), 若建, « 地位获得的机遇与障碍: 基于外来人口聚集区的职业结构分析 » 中国人口科学, 2006 年第5 期

TREMON, A.-C. (2010), *Chinois en Polynésie française. Migration, métissage, diaspora*, Nanterre, éditions de la Société d'ethnologie.

## Annexe

分類	房間棟數 Nombre de personnes vivant en maison	房間套數 Nb de personnes vivant en appartement.	摸底居住人口數 Nombre effectif
松元廈居委會 Songyuansha			15547
南大富居委會 Nandafù			18110
福兴围居委會 Fúxìngwéi			13001
工厂企业宿舍 Gōngchǎngqìyèsùshè	170	3399	11881
非居住類	1351	0	0
原村民 Yuáncūnmín.	694	360	1441
总数	3835	25081	59980

居委會 = comité de résidents

Source : 松元廈工作站, août 2010